

## LE GARÇON TRAHI

*H. POURRAT, Trésor des contes, IX, 252-263.*

Il y avait une fois de pauvres gens de campagne, l'homme et la femme, qui eurent deux enfants : deux bessons, un fils, une fille.

Peu après, l'homme mourut. La femme se trouva à l'aumône. Le pain qu'elle et les enfants, ils mangeaient, c'était celui qu'on leur donnait.

Ils ont grandi ainsi, ces petits, jusqu'à l'âge de sept ans. Un jour, le garçon a dit à sa sœur:

« Toujours du pain sec, toujours du pain sec, moi, j'en ai mon sac! Ma sœur, allons dans la forêt; nous y prendrons des petits oiseaux, nous les ferons rôtir et nous les mangerons. »

Ils sont allés dans la forêt. A la pointe d'un houx, le garçon a vu un petit oiseau roux. A la pointe d'un buis, la fille a vu un petit oiseau gris. Les oiseaux se sont mis à chanter, à voler, d'arbre en arbre, de futaie en futaie; et toujours s'écartant, toujours s'enfonçant dans le bois. La fille a suivi l'oiseau gris, le garçon a suivi l'oiseau roux. Et ils se sont perdus de vue tous les deux.

Ni l'un ni l'autre ils n'ont retrouvé leur chemin.

La fille, elle, a été ramassée par un beau capitaine géant, capitaine de brigands, tous géants comme lui, qui avaient leur repaire dans le bois.

Le garçon, lui, a fait sa bauge dans le roncier sous une roche. Il a vécu de fânes, de sorbes et de cornes, de pissenlits, de miel sauvage, de gibier qu'il tuait à coups de pierres. Il est devenu hagard comme le marcassin.

Il a ainsi vécu sept ans dans la forêt.

Au bout des sept années, il a pris un sentier qu'il n'avait jamais pris, tout vert, tout marqué de lunes d'or. Au bout de ce sentier, un homme l'attendait, qui lui a fait signe d'approcher.

« Garçon, que cherches-tu ?

- Homme, je cherche ma sœur. Voilà sept ans que je l'ai perdue, au fond du bois. Je ne l'ai pas retrouvée encore.

- Pour retrouver ta sœur, pas tant de chemin à faire!

Mais par un mauvais pas tu auras à passer. Elle est dans un château à une lieue d'ici, et quatorze brigands la gardent, tous géants. Devant la porte un des quatorze est toujours là qui veille.

- Et que ferai-je?

- Tu vas monter à ce grand hêtre. A la fourche de la plus haute branche, il y a un nid, dans ce nid, il y a une chose qui te donnera de l'aide .»

Dans les nids des oiseaux, ou même dans leurs gésiers, on trouve des pierres tachetées qui ont des vertus. Le garçon est monté au hêtre. Tout au haut il y avait un nid, dans ce nid un cordon, et sur ce cordon il y avait écrit:

*Qui à son bras m'attachera*

*La force et le courage aura.*

Il a attaché ce cordon à son bras, et il a eu le courage et la force.

Lui, qui n'avait quinze ans entiers, il est parti pour le château des brigands, des géants. L'homme, le sorcier du chemin vert, lui avait montré les détours à travers marais et fourrés.

Le brigand qui faisait sentinelle à la porte, il lui a enfoncé le front d'un coup de caillou, sans lui laisser pousser un cri.

Puis, il est entré dans la cour. Douze géants brigands y étaient, qui jouaient au palet avec des meules de moulin.

Il s'est jeté sur eux, mais comme un lion, les a combattus à mains nues. Puis le premier abattu, il l'a empoigné par les chevilles et s'est servi de lui comme d'un tronc de bois pour assommer les camarades. En moins de rien a nettoyé la place.

Le capitaine était dans la salle basse du château, buvant un verre de vin muscat et badinant avec la fille.

Quand il a entendu le vacarme, il est venu à la fenêtre.

Quand il a vu le carnage, a couru à la porte. Mais ç'a été pour enfilet le corridor, gagner au galop la poterne et aller se cacher dans le bois.

La fille, elle , au premier coup d'œil a reconnu son frère. Elle s'est fait voir aussitôt.

« Mon frère, c'est donc toi ?

- Ma sœur, je te retrouve donc! »

Ils se sont embrassés trois fois, comme on doit faire, de chaque côté de la bouche.

« Nous nous sommes retrouvés, nous ne nous quitterons plus! »

Puis le frère a chargé ce qu'il a pu de ces assommés sur son échine. En trois voyages, il est allé les jeter au milieu d'un marais.

Il a compté, il y en avait treize .

« Il en manque un. L'homme du chemin m'a dit quatorze. Bon. Quand le quatorzième se montrera, son compte pareillement se réglera. »

Il est revenu près de sa sœur.

« Le château est nôtre, maintenant. Sœur, chère sœur, sur toi je m'assure. Ce serait honte à toi de prêter aide à un autre. Jure que tu ne le feras jamais, que tu ne me trahiras jamais.

- Ha, non, mon frère, je ne te trahirai point.

- Vois-tu, ma sœur, je donnerais pour toi tout le sang de mes veines! Que donc j'aie assurance de n'être jamais trahi par toi, que ce soit notre pacte. Faisons la cadenette de fer! »

Et ils ont fait la cadenette de fer.

Le garçon a continué d'aller battre le bois.

Le capitaine des brigands le guettait, coulé sous le buisson, de loin, car il avait grande épouvante depuis le carnage. Mais quand il l'avait vu sortir, il venait au château causer avec la fille.

Au soir le garçon rentrait, un daim ou un sanglier en travers des épaules.

« Personne n'a paru, ma sœur?

- Non, mon frère, personne n'a paru .»

Mais lui la regardait sans battre des paupières :

- Ma soeur, ma sœur, tu me trahis!

- Que non, mon frère, je ne te trahis pas.

- Tu me trahis, j'en suis certain, tu me trahis. »

Tous les jours que Dieu fait, c'était le même refrain :

« Tu me trahis, j'en suis certain.

- Non, je ne te trahis pas, mon frère. »

Un soir le capitaine a dit à cette fille:

« Que ton frère soit aussi fort que tu le crois, c'est encore à savoir. Dis-lui, s'il l'est, qu'il aille au château des étangs délivrer une fille qui y est depuis sept ans sans voir soleil ni lune. Après cela, peut-être que je pourrai me marier avec toi. »

Le soir, comme chaque soir, le frère a demandé si personne n'avait paru.

« Mon frère, un mendiant a passé. Il a dit qu'au château des étangs qui n'est pas loin d'ici, il y a à délivrer une fille qui y est depuis sept ans sans voir soleil ni lune. Toi, tu la délivrerais bien, par la vertu de ton cordon! »

« Prends-toi garde, pensait-il, ta soeur veut te trahir ...

Mais par la vertu de ton cordon, c'est vrai, tu peux y aller, tout enfoncer devant toi, délivrer cette fille. Et tu ne vaux rien si tu ne le fais pas. »

« Ma sœur, ma sœur, lui a-t-il dit: je ne sais ce que tu as concerté, mais quand il pleuvrait des géants, j'irai au château des étangs et je ramènerai cette fille. J'irai, pas plus tard que demain. »

Le lendemain, il y est allé.

Le château était sur une butte entre trois, quatre étangs.

Devant la porte, pas de sentinelle. Mais dès que le garçon entre dans la cour, il voit une bande de géants fondre sur lui.

Ma foi, il attrape le premier qui lui tombe sous la main et il se sert de sa carcasse pour cogner sur les autres. En moins de rien il abat toute la troupe, comme une boule dans un coup de neuf fait voler toutes les quilles.

Cela fait, et bien fait, il entre dans le château.

Dans la première chambre, il a trouvé un cordon, de six pieds de long, gros comme une corde de lessive. Il l'a mis dans sa poche; - une corde peut toujours servir.

Dans la deuxième chambre, il a trouvé un petit chien qui est venu lui faire sa soumission. « Jc l'emmènerai à la chasse il me lèvera lièvres et perdrix. »

Dans la troisième chambre, il a trouvé endormie sur le lit une belle demoiselle. Belle comme le soleil, plus que fille née de mère .« Qui peut-elle bien être? De le lui demander, tu n'aurais pas la hardiesse. Mais il te faut la réveiller. »

Il s'approche du lit.

« Mademoiselle, si c'est votre plaisir, réveillez-vous ... » D'un sursaut, elle relève la tête.

« N'ayez crainte, mademoiselle. C'est seulement pour vous dire que vous êtes délivrée. Plus de géants à l'entour.

- Ha, monsieur, grand merci! Ils m'ont enlevée au château de mon père, mon père, le roi d'Angleterre. Ils me tenaient en cette chambre renfermée. Voilà sept ans que je n'ai vu soleil ni lune.

- Mademoiselle, vous allez les revoir. Vous avez liberté d'aller où il vous chante, personne ne viendra à la traverse. Jc vais jeter tous ces géants au fond de l'étang

et je vais laver le pavé de leur sang, pour que vous y marchiez sans regret. C'est une besogne qu'il ne m'en coûtera pas de faire pour vous. »

Il lui a dit qu'il viendrait la quérir bientôt pour la ramener au château d'Angleterre.

« Mais faut que d'abord j'aïlle prendre ma mère chez elle pour l'amener en ce château-ci. Jc n'ai voulu la mettre en celui des marais parce que ma sœur y est et que ma sœur me trahira. Au revoir, donc, mademoiselle, et à votre commandement. »

Le capitaine cependant avait de loin vu tout le nouveau carnage. Il a couru parler à la sœur du garçon.

« Dis-moi, dis-moi, il faut que tu me dises ! Ton frère a un secret. Il a une chose sur lui qui porte vertu de force et de courage. Autrement, il ne se pourrait qu'il eût tué ces géants en moins de deux minutes. Belle amie, dis-moi tout, et nous nous marierons ensemble !

- Eh bien, puisque tant tu veux le savoir, mon frère a un cordon au bras qu'il a trouvé dans le nid d'un oiseau. Sur ce cordon, il y a écrit :

*Qui à son bras m'attachera*

*La force et le courage aura.*

- Ha, c'est donc cela, c'est donc cela, belle amie ! Écoute, écoute ! Il va rentrer un peu lassé, verse-lui un bon coup à boire, deux, trois bons coups. Puis, quand il dormira, la tête sur ses bras en rond, fais doucement ! De son bras détache le cordon, attache-le à mon bras. Je serai là caché ...

- Oh, mais, comment veux-tu ? Mon frère se défie de moi! Et s'il s'éveille, morte j'en suis.

- Il ne s'éveillera pas. Fais-lui boire trois, quatre bons coups. Puis nous nous marierons tous deux. »

Dans le moment, le frère est arrivé.

« On avait bien dit vrai, ma sœur. J'ai trouvé le château; j'ai délivré la fille. »

Elle l'a accueilli, elle l'a caressé.

« Mon frère mon frère, délasse-toi. Il faut te rafraîchir.

J'ai là du vin tout frais tiré, je veux boire avec toi, boire à ta grande victoire. »

Elle l'a fait boire, boire, et reboire, jusqu'à l'instant où il a posé ses bras en rond sur la table et sa tête par-dessus ses bras.

Il dormait si profond qu'elle a pu dénouer le cordon, le tirer du poignet. Elle l'a attaché à celui du capitaine qui a osé alors sortir de sous le lit .

Quand le garçon s'est éveillé, il a vu ce capitaine présent, là, dans la chambre de sa sœur.

Ha, du coup, il ne s'est plus senti du vin ni de ses fumées. Il s'est dressé sur ses deux pieds.

Le capitaine, tout géant qu'il était, a reculé d'un pas.

Mais il avait laissé sa manche retroussée, et il a fait voir son poignet, à son poignet le cordon.

*Qui à son bras m'attachera*

*La force et le courage aura.*

« Tu as tué tous les géants, mes camarades, aussi ceux des étangs. Mais la chance a tourné, c'est toi qui vas sauter le pas!

- Ma sœur, ma sœur, a dit le garçon, ainsi tu m'as trahi! Je le savais, que tu me trahirais. Mais tu m'as trahi de bout en bout.

- C'est bon, a dit le capitaine. Maintenant, je te fais un sort. Choisis. Veux-tu passer d'un coup ? Aimes-tu mieux souffrir longtemps?

- Ha, j'aime mieux souffrir.

- Eh bien, je vais te faire sauter les deux yeux de la tête, et tu n'y verras plus.

- Entendu, mais voilà une corde. Vous allez me l'attacher au poignet, et mon petit chien au bout. Ce sera lui qui me mènera. Où il ira, j'irai. »

Le géant lui a fait sauter les deux yeux sous ses pouces.

Et le garçon est parti pour le bois, sans plus rien voir, mené par son petit chien.

Ce chien l'a mené au vert sentier. Le vieux sorcier était là, qui lui a demandé ce qu'il y avait. « Il y a que ma sœur m'a trahi ... »

Le garçon a raconté son histoire.

« Fais trois pas et encore trois pas, a dit le sorcier. Tu trouveras une fontaine. Lave-toi les yeux de son eau, tu y verras plus clair que tu n'y as jamais vu clair. »

Le garçon fait trois pas, encore trois pas, se lave les yeux à la fontaine. Et voilà ses yeux revenus. Voilà sa vue revenue, et meilleure qu'avant.

« Ha, dit-il, que de grâces à rendre. Mais je pense à ma sœur : je ne voudrais pas la laisser au château avec ce capitaine ... Et ma mère, et cette fille ... Et je n'ai plus le cordon!

-Tu peux bien en avoir un autre, a dit le sorcier. Monte au plus haut de ce grand chêne, regarde dans le nid que tu y trouveras. »

Le garçon est monté au chêne. A la plus haute branche, il y avait un nid; en ce nid, un cordon, et sur ce cordon, plus relevé que l'autre, il y avait en écrit:

*Qui à son bras m'attachera  
Tout courage et force il aura.*

Il l'a attaché à son bras, et il est retourné au château du marais. Le géant n'en revenait pas de le voir qui voyait. Il a cru cependant ne faire de lui qu'une bouchée. Mais le nouveau cordon était plus maître que l'autre. Tout courage, toute force! En un tournemain le garçon a fait de ce géant de la chair à saucisse.

« Et toi, sœur, toi qui m'as tant trahi, que vais-je faire de toi? ... j'ai promis de donner pour toi tout Je sang de mes veines, je ne veux donc pas te tirer ton sang du corps. Mais plus de vin pour toi, pour toi plus de gibier! Dans ce château désormais tu vivras d'eau, de pain sec et de repentance. »

« Maintenant, a-t-il dit encore, je vais voir de ce pas si je trouve ma pauvre mère! »

Il y est allé. -A tant marché qu'il est sorti du bois. Il a trouvé la pauvre femme au chemin de leur maison. Elle pleurait, assise sur un tas de pierres. Il l'a bien reconnue. Mais elle, elle ne le reconnaissait pas. Sept ans et sept semaines! Enfants deviennent gens, comme on dit... Il l'a embrassée de chaque côté de la bouche, trois fois, de tout son cœur.

« Et pauvre petit, lui a demandé sa mère, où est ta sœur, ta bessonne ?

- Ma sœur, elle est dans un château, ne portez pas peine d'elle, pauvre mère.

Jusqu'à sa mort, elle est pour y rester. Moi, je vais vous mener dans un autre o~ vous aurez de tout pour tout votre âge. »

Il l'a menée au château des étangs et il lui a laissé son petit chien pour la servir.

« Mademoiselle, a-t-il dit à la fille qu'il avait délivrée, maintenant, je vais vous conduire au château d'Angleterre. »

La mère, du pas de la porte, les a regardés partir. « Pauvre petit, lui a-t-elle dit à l'oreille, cette petite a l'air bien honnête et bien brave. Je vous vois bien ensemble, moi ! Si tu le peux, prends-la en mariage.

- Ha, pauvre mère, je ne sais pas si on voudra me la donner ! Je reviendrai vous dire. »

Ils sont partis, ils sont allés au bord des flots. Le garçon a fait marché avec un marinier, qu'il les mène à la rive anglaise.

Mais ce marinier a reconnu la fille du roi d'Angleterre au diamant d'or qu'elle portait. Une idée lui est venue - car il était artificieux et mauvais homme.

La nuit, le garçon dormait sur un tas de cordages, le marinier lui a abattu une pièce de bois sur la tête. Puis, il a fait rouler son corps dans l'onde. C'était au milieu de la nuit, au milieu de la mer. Et la mer était pleine de requins, on les voyait tourner, sauter, à la lueur de la lune.

Au matin, ce marinier a dit à la fille du roi que le garçon était tombé à l'eau, que les requins l'avaient dévoré.

« Et maintenant, la main levée, jurez-le-moi. Jurez de dire à tous en Angleterre que vous êtes venue de France ramenée par un marinier et par celui qui vous a délivré. Que puisque l'un est mort en mer, vous prenez l'autre pour mari ... Ainsi, vous ne mentirez même pas. Et si vous ne juriez de le dire, vous seriez jetée aux requins. »

La fille du roi a juré, ne sachant ce qu'elle faisait, perdue moitié de peine et moitié d'épouvante. Elle pleurait toutes les larmes de son corps.

Le marinier l'a menée au château d'Angleterre. Il a dit l'avoir délivrée. Et elle a dit qu'elle le prenait pour mari.

Jamais ne se vit fiancée à qui son cœur donnât si peu de joie. Mais on disait qu'elle ne pouvait être bien gaie, étant restée sept ans sans voir soleil ni lune. Et le roi d'Angleterre, quand une chose était décidée, qu'il l'avait une fois réglée, ne se demandait plus rien d'elle.

Le garçon, cependant, n'était point mort. Le cordon au bras, il a mis à la fuite toute la bande des requins. Il a nagé. Sur les routes de la mer, il a cette même nuit rencontré une barque de pirates. Il s'est débarrassé des pirates et s'est emparé de la barque.

Trois jours il a vogué. Puis il a abordé à la rive d'Angleterre.

Il lui fallait gagner sa vie. Il est allé se gager chez un peintre. En trois mois, avec les yeux et les mains qu'il avait, il a su peindre mieux que ce peintre, aussi bien qu'un miroir.

Il est allé au château d'Angleterre. Le roi faisait tout remettre à neuf chez lui pour les noces de sa fille. Ce roi donc a demandé un peintre pour la chambre des mariés, le garçon s'est présenté. Il peignait mieux que les autres. On l'a chargé de peindre la chambre.

La fille du roi un jour l'a aperçu.

« Mon Dieu, Seigneur! On dirait ce garçon qui m'a délivrée! Je deviens folle! Il est tombé en mer, les poissons l'ont mangé ... »

Ne sachant que penser, elle est allée voir cette chambre. Le garçon l'avait peinte de si exacte façon qu'on aurait juré celle du château des étangs, celle où la belle était restée sept ans avant sa délivrance ...

Elle ne l'a pas plus tôt vue ainsi peinte que jetant un cri elle est tombée en pâmoison.

Le roi est accouru.

« Ce peintre, a-t-il ordonné, qu'on le pend! »

Mais la belle est revenue à soi. Elle s'est jetée au cou du garçon.

« C'est celui qui m'a délivrée ... C'est lui qui sera mon mari!

- Ma fille, celui qui vous a délivrée, c'est le marinier, le maître de la barque.

- Le marinier n'était que pour me jeter aux requins si je n'avais promis de dire ce que j'ai dit. Sur ma vie, moi, j'ai dû promettre. Mais je sais bien que c'est ce garçon qui m'a sauvée. Plus forte que tout, la vérité! A celui-ci ma main pour la mort et l'éternité.

- Si c'est le peintre qui t'a sauvée, a tranché le roi, ce sera le peintre qui t'aura en mariage.

- Que ferons-nous du marinier? ont demandé au roi les seigneurs d'Angleterre.

- Mes cuisiniers, a-t-il répondu, ont allumé un grand feu pour cuire les viandes des noces, qu'ils fassent cuire d'abord le marinier! »

Ceux des cuisines ont mis le mauvais traître à la broche, mais personne n'a songé à tâter de ce rôti.

Puis on a fait de grandes noces, sans rien y plaindre.

Et le garçon est allé au château des étangs, vite, chercher sa mère.

« Pauvre petit, lui a-t-elle demandé à mains jointes, fais venir aussi ta sœur, qu'elle prenne pardon de toi!

- Ma mère, dans mon cœur, je ne l'appelle plus ma sœur.

- Je vous ai portés tous les deux. Vous êtes de même sang, nés le même jour, le même matin. Donne-lui ton pardon.»

Il les a donc ramenées toutes deux au château d' Angleterre.

Ils y sont encore à présent. Si un jour vous passez par là, entrez leur donner le bonjour. Ils seront tout contents, bien sûr, d'avoir des nouvelles fraîches du pays, des amis.